

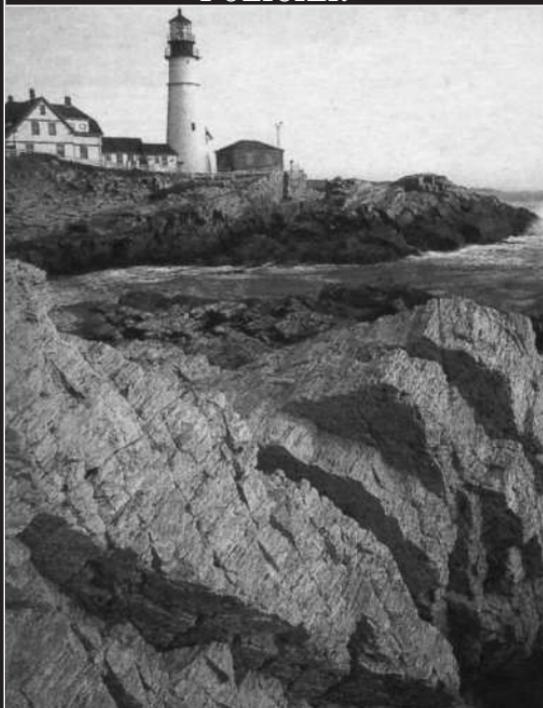


Chemins  Nocturnes

ESTELLE MONBRUN

MEURTRE À
PETITE
PLAISANCE

POLICIER



Viviane Hamy

Extrait de la publication

Le livre

Pour essayer de surmonter le traumatisme lié au vol des cahiers Proust (et peut-être, aussi, pour oublier un certain commissaire Foucheroux), Gisèle Dambert part pour la Côte Est des États-Unis, et s'installe dans le Maine où résidait Marguerite Yourcenar. Ironie du destin, elle tombe nez à nez avec le commissaire cité plus haut, et le crime les réunit une nouvelle fois. Dans le jardin de Petite Plaisance, on a retrouvé, étranglé, Adrien Lamperneur, un journaliste français venu enquêter sur la « guerre du homard »...

Faut-il rappeler que sous le pseudonyme d'Estelle Monbrun se cache une universitaire spécialiste de Marcel Proust et Marguerite Yourcenar, lesquels n'ont plus aucun secret pour elle ?

Après *Meurtre chez tante Léonie*, le lecteur plonge dans l'univers yourcenarien. La parodie n'épargne personne et ajoute une touche subtile au plaisir de l'intrigue policière.

« Estelle Monbrun a le bon goût de ne pas se contenter de nous bluffer par de multiples références. Elle bâtit un roman à la solide charpente psychologique et qui nous en apprend beaucoup sur les mœurs et névroses des groupies d'œuvres littéraires. »

François Rivière, *Libération*

L'auteur

Ancienne élève du lycée Léonard Limosin et diplômée d'un doctorat de lettres obtenu à Paris, Estelle Monbrun (nom de plume d'une proustienne émérite) s'est lancée dans une carrière de professeure de littérature française contemporaine aux Etats-Unis, à New-York puis à Saint-Louis. Elle s'avère être une spécialiste reconnue dans le monde entier de l'oeuvre de Marcel Proust et de celle de Marguerite Yourcenar. Parallèlement à son métier d'enseignante, Estelle Monbrun écrit des polars publiés par les Editions Viviane Hamy. Ses écrits mêlent fraîcheur d'écriture, par l'aspect ludique et parodique de sa production littéraire, et profondeur, par la qualité documentaire et scientifique que ceux-ci proposent.

Dans la même collection



Chemins  Nocturnes

KARIM MISKÉ

Arab jazz

ANTONIN VARENNE

Fakirs

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

Le Mur, le Kabyle et le marin

DOMINIQUE SYLVAIN

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Geronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samouraï

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

FRED VARGAS

Ceux qui vont mourir te saluent

Debout les morts

(Prix Mystère de la Critique 1996)

(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)

L'Homme aux cercles bleus

(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)

Un peu plus loin sur la droite

Sans feu ni lieu

L'Homme à l'envers

(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)

(Prix Mystère de la Critique 2000)

Pars vite et reviens tard

(Prix des libraires 2002)

(Prix des Lectrices ELLE 2002)

(Prix du meilleur polar francophone 2002)

Sous les vents de Neptune

Dans les bois éternels

Un lieu incertain

L'Armée furieuse

FRED VARGAS / BAUDOIN

Les Quatre Fleuves

(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)

Coule la Seine

ESTELLE MONBRUN

Meurtre chez Tante Léonie

Meurtre à Petite-Plaisance

Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)

Meurtre à Isla Negra

MAUD TABACHNIK

Un été pourri

La Mort quelque part
Le Festin de l'araignée
Gémeaux
L'Étoile du Temple

PHILIPPE BOUIN
Les Croix de paille
La Peste blonde
Implacables vendanges
Les Sorciers de la Dombes

COLETTE LOVINGER-RICHARD
Crimes et faux-semblants
Crimes de sang à Marat-sur-Oise
Crimes dans la cité impériale
Crimes en Karesme
Crimes et trahisons
Crimes en séries

JEAN-PIERRE MAUREL
Malaver s'en mêle
Malaver à l'hôtel

SANDRINE CABUT / PAUL LOUBIÈRE
Contre-Addiction
Contre-Attac

LAURENCE DÉMONIO
Une sorte d'ange

ERIC VALZ
Cargo

ESTELLE MONBRUN

MEURTRE
À PETITE PLAISANCE

VIVIANE HAMY

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Viviane Hamy, 1998

D'après une conception graphique de Pierre Dusser

© Photo de couverture, DR

© Han Harloff, Petite Plaisance Trust, 2007

ISBN 978-2-87858-562-9

Gens de l'île des Monts-Déserts

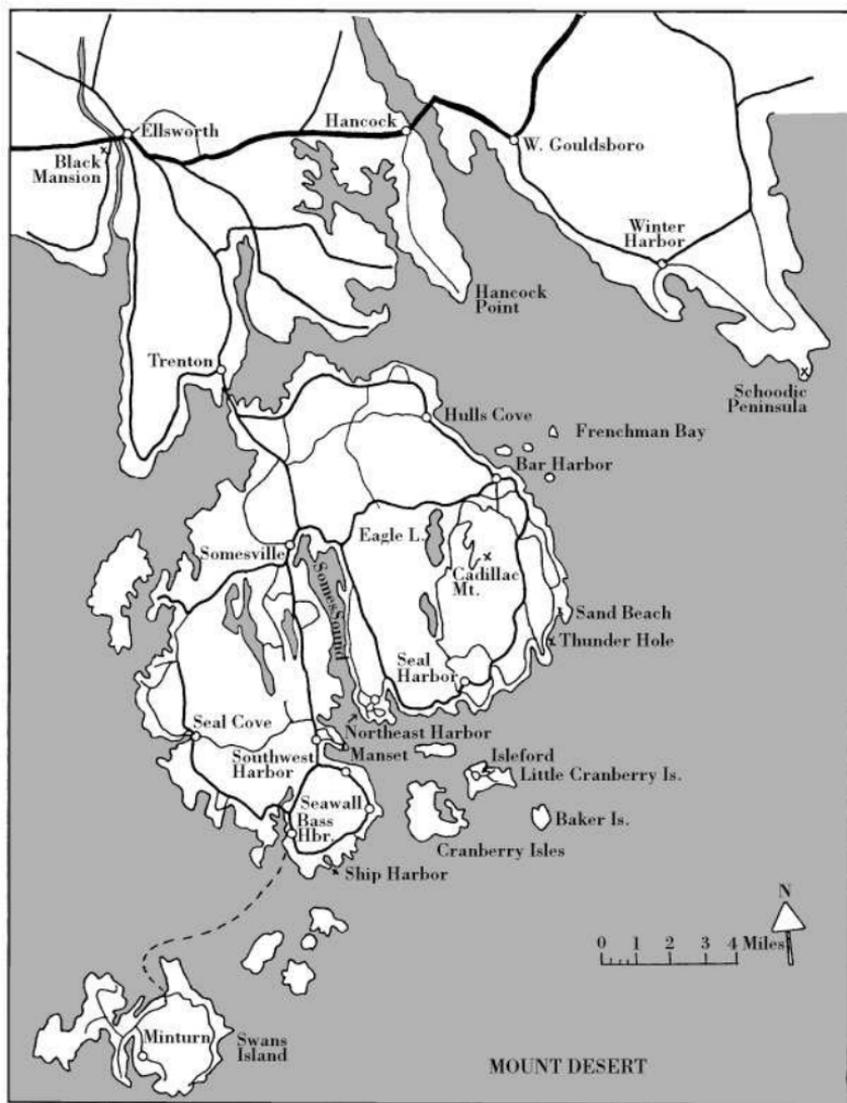
Ashley Brown	descendante des Abenakis, présidente de l'association « Sauvez notre île »
Dorothée Brown	tante adoptive d'Ashley Brown
Famille Haworth	Charles propriétaire de la Villa Alexis
Capitaine Ralph Bradford	oncle d'Andrew Bradford
John Griffith	lieutenant de la police locale
Elizabeth Sedgewick	propriétaire du Chalet Belge
George Simpson	pasteur de l'église congrégationaliste
Jeffrey Walker	pêcheur de homards
Lucien Walker	fils de Jeffrey Walker, postier
Fred Wilkinson	cousin de Jeffrey Walker

Gens venus d'ailleurs

Gérard Blérac	viticulteur bergeracois
Andrew Bradford	neveu du capitaine Bradford, agent fédéral
Jean-Pierre Foucheroux	commissaire de police français, ami d'Andrew Bradford
Eléonore Hunt	romancière recluse dans l'île, séparée de son mari
Adrien Lampereur	journaliste français
Ted Merinovsky	promoteur new-yorkais
Jane O'Flynn	professeur de cultures comparées, locataire de la Villa Alexis
Gisèle Dambert	collègue de Jane O'Flynn
Roberto Spaldini	critique gastronomique du <i>Boston Times</i>
Jun Tanaki	étudiant japonais, guide de Petite Plaisance, la maison de Marguerite Yourcenar

À Paris

Leila Djemani	inspecteur, assistante du commissaire Foucheroux
Marc Lemercier	fils adoptif d'Adrien Lampereur



La grande érudition n'exerce pas l'esprit.
Héraclite

*Parodier l'écriture érudite est le plus périlleux
des exercices de style.*
Anonyme du II^e siècle

*The little bit (two inches wide) of ivory on which I work
with so fine a brush as produces
little effect after much labor.*
Jane Austen

Lettre à J. Edward Austen, 16 déc. 1816

Aux Bizoutes

PROLOGUE

Mon cher Marc,

Je remonte de Boston où le spécialiste que j'ai consulté ce matin n'a laissé aucune équivoque sur l'état réel de ma santé. La tumeur est inopérable. Je n'en ai plus que pour quelques semaines, au mieux. Ou bien faut-il dire au pire ? En tout cas, le moment est venu de passer les pouvoirs et c'est à toi que j'ai décidé de léguer ce qui reste de mon empire, si l'on peut ainsi appeler la direction intellectuelle à laquelle un journaliste honnête a consacré sa vie. Tu sais mieux que personne le prix qu'il m'a fallu payer et dans quelles conditions j'ai été envoyé faire ce ridicule reportage sur la « guerre des homards » qui fait rage au large des côtes du Maine. Mais les mœurs de ces cruels crustacés sont tendres, crois-moi, en comparaison de celles de certains des habitants de cette île. Champlain, en mission de reconnaissance pour le huguenot Pierre du Gast, la baptisa des Monts-Déserts en 1604. C'est là que neuf ans plus tard commença la lutte entre la France et l'Angleterre pour la domination du Nouveau Monde et les premières victimes en furent les malheureux Indiens Abenakis, jetés à la mer avec quelques pères Jésuites, sur les ordres de Samuel Argall, venu tout exprès de Jamestown pour éradiquer

toute trace d'influence française. Je viens de me rendre compte que les complots qui se trament aujourd'hui même en divers points des rivages escarpés de cette île qui n'en est plus une – et que les gens d'ici appellent d'ailleurs tout simplement Bar Harbor – n'ont rien à envier, par leur férocité et par l'ampleur de l'enjeu qui les suscite, aux premiers combats qui ensanglantèrent les pentes du mont Cadillac.

Tu connais mon horreur des superlatifs et des hyperboles. Je peux sincèrement t'avouer, cependant, que j'ai découvert dans ce lieu de plaisance aux paysages idylliques, si joliment peints par Thomas Cole, Frederic Church et Winslow Homer, les dessous les plus pervers de l'âme humaine. C'est à toi qu'incombera de redresser les torts en exposant la vérité à partir des documents que tu trouveras ci-joints et que je te demande de faire vérifier par des experts... J'avais pensé comme titre de l'article que j'aurais rédigé si j'en avais eu le temps : L'Affaire Yourcenar. Mais tu en préféreras peut-être un autre...

I

La descente sur Boston n'avait pas été facile. Comme chacun sait, l'aéroport Logan est l'un des plus dangereux des États-Unis, combinant l'encombrement perpétuel de JFK à New York et les pistes trop courtes de San Diego. Les passagers avaient été secoués plus que de coutume à trois heures des côtes américaines et les degrés divers de pâleur attestaient un manque fondamental de confiance dans le pilote d'Air France – une certaine Christiane Leroi avait-on cru bon d'annoncer au moment du décollage à Roissy. Ce qui avait immédiatement provoqué la méfiance d'un petit homme rondouillard assis à côté d'un gentleman qui ressemblait à s'y méprendre au vice-président des États-Unis. Gérard Blérac avait à plusieurs reprises manifesté sa mauvaise humeur en appelant la malheureuse hôtesse à l'aide du bouton lumineux qu'il lui suffisait de presser pour la voir apparaître, souriante, puis consternée. Il s'était plaint successivement de ne pas pouvoir fumer, du manque de ventilation, de la rugosité de sa couverture, du plat qu'il avait fait spécialement commander et du vin dont le millésime ne lui convenait pas. Comme il n'y avait aucune masse nuageuse susceptible d'expliquer les turbulences qui faisaient tanguer l'appareil, il en avait déduit à haute voix que la responsable de

son inconfort était Christiane Leroi. « Une femme pilote ! On aura tout vu », répéta-t-il en se penchant légèrement vers son voisin qui n'avait pas levé les yeux de son livre au titre curieux, *L'Œuvre au noir*. Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Gérard Blérac ne le savait pas. Lui, il venait pour conclure un marché important avec des restaurateurs du Maine pour la petite entreprise vinicole qu'il dirigeait avec son frère dans la région de Bergerac. Il soupçonna un ouvrage concernant les travailleurs non déclarés mais un fragment de phrase entrevu lui sembla placer l'action au XVI^e siècle et il se désintéressa de la lecture de son voisin. Il jeta un regard circulaire, qui se voulait dédaigneux.

De l'autre côté du couloir, un jeune homme à lunettes annotait furieusement un exemplaire de *Freud et le sonore*, à la couverture bizarre, écrit, semblait-il, par une Edith Lecourt. Un coup d'œil sur la rangée des passagers assis devant lui avait révélé, dès le décollage, une jolie blonde penchée avec extase sur *Histoire d'Eurydice pendant la remontée*. En se tordant le cou, il avait déchiffré le nom de l'auteur : Michèle Sarde. Pas de doute, il était entouré d'intellos. Gérard Blérac soupira et, après avoir distraitement feuilleté un *Paris-Match* presque uniquement consacré aux déboires de la famille royale d'Angleterre, se plongea dans l'étude du nouveau vocabulaire des affaires. L'anglais qu'il avait péniblement appris au lycée ne l'avait guère préparé aux subtilités de la « correction politique ». Plus question de dire « Noir » maintenant, il fallait y substituer « Africain américain ». Plus de « Peaux-Rouges » mais des « natifs américains » ! Quant aux femmes, on l'avait prévenu, le moindre compliment, toute allusion grivoise pouvaient entraîner des poursuites en justice. Il allait falloir se surveiller sérieusement. En France, au moins, les choses n'en étaient pas là et il en

plaisantait souvent avec son épouse, qui avait pourtant tendance à manquer d'humour à cet égard. Mais une femme pilote, ça l'inquiétait. C'était un début, un mauvais début. Elles étaient en train d'envahir l'Armée. Elles devenaient chirurgiens. Et elles écrivaient ! Heureusement qu'il restait le bastion de l'Église catholique !

Arrivé à la fin de « La Vie errante », le commissaire Foucheroux referma son livre et regarda par le hublot virevolter une mince ligne de démarcation bleu foncé entre la terre et la mer. L'avion à l'approche avait déjà effectué deux cercles concentriques à cause de vents défavorables et cherchait un couloir où la résistance de l'air ne serait pas trop forte pour descendre se poser avec une relative sécurité sur l'une des courtes pistes cernées par l'océan. Les vibrations constantes lui rappelèrent brusquement la journée d'automne où, aux commandes de son Jodel, revenant de voir Clotilde, il avait confondu la Dordogne et la Vézère. Les vents violents qui soufflaient en rafales incontrôlables avaient empêché son appareil de lui obéir et le peu d'essence qui restait dans le carburateur n'aurait pas suffi, à quelques minutes près, à assurer un atterrissage normal. Il sentait les mêmes ondes malfaisantes sous la carlingue du Boeing qui tanguait dangereusement et savait quels risques impliquaient cet étrange balancement des ailes et ce sifflement de tuyau surchauffé. Son voisin s'agitait sur son siège, un bébé poussait des cris de plus en plus perçants, une dame aux aguets s'éventait avec le magazine de la semaine. Ils allaient être en retard. Andy devait faire les cent pas devant la porte d'arrivée, regarder avec impatience sa montre toutes les trente secondes et se demander s'ils arriveraient à quitter la ville avant les grands embouteillages du vendredi, en direction de Northeast Harbor, dans l'île des Monts-Déserts.

Quelques heures auparavant, le capitaine Ralph Bradford n'avait pas eu besoin de regarder les aiguilles lumineuses du réveil posé sur sa table de nuit, au moment où il avait ouvert les yeux. Il ne faisait plus nuit mais il ne faisait pas encore jour. C'était le moment qui correspondait, le matin, au crépuscule du soir, un entre chien et loup d'avant la victoire de la lumière, le moment où, en mer, il donnait les premiers ordres de la journée à venir... En mer... Les mots avaient toujours pour lui le goût verdâtre et délicieux des algues. En mer... Depuis sa retraite forcée, il regrettait le doux balancement des vagues, le parfum vivifiant du vent, l'éphémère sillon écumeux que laissait le passage d'un bateau, le cri dissonant des mouettes. Il regrettait la mer comme un amant privé du corps de sa maîtresse, réduit à le contempler, mélancoliquement, de loin. Il habitait, sur Huntington Road, une grande maison grise, dont les fenêtres aux volets bleus donnaient directement sur la baie du Français. Par temps clair, il pouvait voir surgir des eaux la silhouette caractéristique de l'île de l'Ours, et, au-delà, celles de Cranberry et de Sutton Islands. Il était aussi près de sa bien-aimée que possible, à la pointe sud du petit village de Northeast Harbor, situé aux confins de deux baies et entouré d'eau de trois côtés, paradis des « rusticateurs » depuis que le grand incendie de 1947 les avait délogés de Bar Harbor. On désignait ainsi, dans l'île, les riches familles new-yorkaises ou bostoniennes, qui y avaient établi leurs résidences d'été, à la suite de John D. Rockefeller. Maints cottages, qui dataient du milieu du XIX^e siècle, et tenaient plus du château que de la chaumière par leur taille et leur richesse architecturale, avaient été engloutis par les flammes et n'avaient pas été reconstruits par les arrière-

petits-enfants des premiers vacanciers, mettant ainsi fin à une longue tradition. En fait, les premiers estivants avaient été les Indiens de la tribu des Penobscot, qui prenaient leurs quartiers d'été sur l'île et retournaient sur le continent à l'automne, dans la chaleur relative de leurs campements. Un petit groupe de leurs descendants, menés par Ashley Brown, plus connue sous le sobriquet malveillant de « la folle de l'île aux Canards », étaient en train de faire un procès à l'État du Maine pour que leur soient restitués des droits de pêche et de résidence.

Un trille inattendu se superposa brièvement au roulement régulier des vagues qui venaient se briser sans hâte sur les rochers au-dessus desquels se dressait la maison de Ralph Bradford. Maison de vacances pleine des souvenirs d'un temps disparu, qui était devenue depuis dix ans son refuge, envahi seulement les mois d'été par la famille de son frère, réduite maintenant à sa jeune nièce et à son neveu, Andy, qui devait arriver le soir même, avec son ami français. Le vieil homme soupira. Trois heures de mauvais sommeil n'avaient pas réparé les fatigues de la veille. Mais rester à s'agiter sur un lit aux draps torturés par les sauts de carpe d'un insomniaque chronique ne servirait à rien. Il repoussa d'un geste las le *quilt* qui recouvrait son corps amaigri et posa par terre un précautionneux pied gauche car le plancher trop bien ciré par sa femme de ménage était affreusement glissant. Il en avait fait maintes fois l'humiliante expérience.

Un petit grattement, venu de l'extérieur, amena un bref sourire sur ses lèvres. Valentine l'avait entendu. Elle l'attendait, assise derrière la porte, frétilante d'impatience, pour une promenade quotidienne et matinale qui passait avant toute velléité de petit déjeuner. Il aurait de la chance si elle lui laissait ce matin le temps d'avalier un verre de jus d'orange ! Après de rapides ablutions dans la

salle de bains adjacente, il enfila son costume d'été et trouva derrière sa porte le spectacle auquel il s'attendait : frétille d'impatience, laisse à la gueule, l'œil brillant d'anticipation, la petite chienne dévala à toute allure les escaliers tandis que son maître, cramponné à la rampe, lui répétait les mots rituels :

– Mais oui, on y va, on y va, minute, papillon.

Ils sortirent du jardin clos d'une barrière blanche, longèrent l'église Sainte-Marie-des-Flots, et, arrivés à une fourche, prirent à gauche, à cause des tiraillements frénétiques de la chienne, dans cette direction particulière.

– Ah ! Je vois que mademoiselle veut faire le grand tour, ce matin, dit le vieil homme en caressant affectueusement la tête de l'épagneule. Eh bien, puisqu'il fait beau...

Il respira l'air frais, chargé des senteurs marines d'une aube gris bleuté, remarqua une fenêtre éclairée à l'arrière du presbytère, et régla le rythme de ses pas sur celui de la chienne.

Elle marchait avec l'air assuré d'une habituée des lieux, s'arrêtant un instant devant le tronc d'un orme qu'elle avait marqué plusieurs fois de sa trace personnelle, reniflant à des endroits précis du chemin familial, guettant du coin de l'œil l'apparition probable d'un chat ou d'un écureuil qu'elle pourrait effrayer.

Soudain, en face d'une charmante maison blanche à l'auvent partiellement orné d'une vigoureuse glycine, à la pelouse méticuleusement entretenue, la chienne s'arrêta net devant les mots « Petite Plaisance », dont les volutes en fer forgé se détachaient en noir sur le vert du gazon. Surpris, le capitaine Bradford relâcha la pression de ses doigts sur la laisse. Une seconde plus tard sa main n'étreignait que du vide, la laisse volant au vent comme une

inutile écharpe attachée au cou d'un animal transformé en bolide.

– Valentine... Fifi... viens ici...

Mais Valentine avait d'autres projets. Nez en l'air, queue au vent, elle s'arrêta un instant en bordure du jardin, regarda d'un œil torve son maître, hors d'haleine, gesticuler de manière grotesque avec sa canne et, laissant échapper un jappement suraigu, fonça droit en direction d'une allée qui s'enfonçait dans un sous-bois.

– Valentine !... reviens, ordonna désespérément le vieil homme.

Avec une mauvaise grâce peu caractéristique, la chienne ignore l'appel. Elle se planta en face de la silhouette immobile, qui semblait assoupie sur un banc semi-circulaire niché au pied d'un jeune chêne, entre un fouillis de bougainvilliers et un massif de rhododendrons, leva le museau vers le ciel et retrouva, enfoui sous des générations de dressage, l'ancestral hurlement à la mort. Il ne réveilla pas le cadavre qu'elle venait de découvrir et à qui son maître commençait à offrir, de loin, d'une voix hachée par la précipitation, de fragmentaires et bien inutiles excuses.

II

Agacé, ses yeux bleu vif devenus violets sous l'effet de la tension, Andrew Bradford Jr. se promenait comme un ours en cage devant la porte d'arrivée des vols internationaux, qui dégorgeait, à intervalles réguliers, des flopées de passagers aux mines défaites, hilares ou effarouchées, selon la fragilité des estomacs, l'exaltation du retour sur le sol américain ou la peur panique de l'inconnu. Les nombreux écrans lumineux placés à des endroits stratégiques de l'aéroport avaient par deux fois annoncé « Un retard de vingt minutes du vol 817 en provenance de Paris Charles-de-Gaulle », au milieu d'une anxiété grandissante, car la capitale française venait de connaître une nouvelle série d'alertes à la bombe, qui avait mis les autorités sur les dents des deux côtés de l'Atlantique.

Agent spécial au service du département du Commerce, section des fraudes, Andy était littéralement payé pour savoir qu'à part au cinéma, on ne pouvait pas prévenir les attaques terroristes d'un groupe de fanatiques décidés à mourir pour leur cause. Récolter des informations, prendre toutes les précautions de rigueur, limiter les dégâts matériels et parfois même réussir à détourner la puissance mortelle d'un engin destructeur avant qu'il fasse davantage de victimes, oui, mais empêcher les extrémistes

de tout poil de jouer aux justiciers, impossible. Il serait ironique, tout de même, que son meilleur ami, qui venait en vacances après avoir toute sa vie lutté pour faire respecter des lois en lesquelles il n'avait qu'une confiance fort limitée, mais qu'il affirmait être les seules démocratiques, pèrît victime d'un petit attentat manigancé en amateur, par un groupuscule d'excités !

De ce côté de l'Atlantique, la crise du jour concernait les termes de la pêche aux homards dans les eaux territoriales américaines et, opposant cinq gouvernements et mille intérêts particuliers, avait réveillé de vieilles querelles idéologiques, qui resurgissaient périodiquement à l'occasion du moindre conflit local. C'est au cours d'un incident banal de cet ordre, une escarmouche entre les gardes-côtes du Pacifique ouest et l'équipage d'un bateau de plaisance utilisé pour faire de la contrebande de saumons que l'agent Bradford avait bien failli, le mois dernier, perdre la vie. À cause d'une erreur inexcusable, une erreur de débutant, qu'il n'avait plus commise depuis la fin de sa période d'entraînement obligatoire, en Géorgie. Un entraînement impitoyable, fait pour briser les moins résistants, et auquel sont soumis tous les agents spéciaux américains et quelques officiers étrangers triés sur le volet.

Un frisson involontaire secoua le long corps mince d'Andy au souvenir de ce qui l'avait amené à demander ensuite une période de congé. C'est sa femme qui l'y avait sagement poussé. Deux semaines plus tôt, tout en donnant à déjeuner au bébé, avec des gestes experts et affectueux, ses yeux clairs levés vers lui, ses boucles brunes ébouriffées comme si elle s'apprêtait au combat, Margret avait finalement déclaré :

– Tu es fatigué. Tu devrais prendre un congé.

Il avait été sur le point de se mettre en colère. De lui

faire remarquer vertement qu'elle était gynécologue, et non psychiatre. Mais c'était vrai. Il était fatigué. Il avait de fréquentes sautes d'humeur, des insomnies, un manque chronique d'appétit...

- Tu veux partir en vacances ? avait-il répondu de manière peu amène.

- Non, je ne veux pas partir en vacances, avait-elle repris sans lever la voix. Mais je crois que tu devrais aller passer quelque temps chez ton oncle, à Northeast Harbor. Elle fronça ses délicats sourcils et essuya la bouche goulue de Tim, avant de rajouter comme si elle venait juste d'y penser : Peut-être avec Jean-Pierre, s'il est libre... Tu lui as parlé récemment ?

- Je l'ai eu au téléphone avant-hier. Ce fut à son tour d'hésiter. En fait, il a pris le mois d'août, contrairement à ses habitudes. Il m'a même demandé si nous ne voulions pas lui rendre visite en famille. Mais je sais que tu es coincée à Boston avec ton colloque sur l'infertilité jusqu'à la fin du mois. J'ai dit non...

- C'est gentil, Andy. Et c'est encore plus gentil de ne pas m'en avoir parlé pour ne pas me donner de regrets, dit-elle avec un sourire dans la voix. Mais dans ces conditions, Jean-Pierre serait sans doute heureux de venir.

- Je ne sais pas si on va me laisser prendre des vacances comme ça à la dernière minute, avait-il bougonné sans conviction, comme dernière parade.

- Avec tous les jours de congé que tu as accumulés depuis deux ans ? Tu plaisantes, avait assuré Margret avec une légèreté péremptoire. Appelle Jean-Pierre...

Au moment où il sortit de la spacieuse cuisine de leur maison de Dana Street pour s'exécuter, il entendit sa femme dire : « En vérité, je te le dis, Tim, ton papa est un grand bébé. » Ce qui provoqua une cascade de areu areu ravis de la part du petit traître ! Quelques minutes plus

tard, la voix chaleureuse de Jean-Pierre Foucheroux accepta sans l'ombre d'une hésitation la proposition de vacances dans le Maine. Avec un soupir de soulagement qui avait toutes les apparences de la sincérité, il ajouta même : « Mon vieux, tu me sauves d'un séjour forcé à la villa des Sablettes en tête à tête avec ma sœur Marylis et sa ribambelle de petits camarades. Tu imagines ma gratitude anticipée... » Et ils s'étaient donné rendez-vous à l'aéroport pour le premier vendredi du mois d'août.

En une fraction de seconde, les écrans de télévision affichèrent tous ensemble : *Arrivée du vol 817 en provenance de Paris Charles-de-Gaulle : cinquante minutes de retard.* Andrew Bradford Jr. laissa échapper à mi-voix un juron bien senti, dont la vulgarité contrastait fort avec la distinction de celui qui l'avait prononcé. Il était clair que ses pantalons de velours bien coupés venaient de chez un des grands designers, dont la marque discrète mais immédiatement identifiable ornait la chemisette qui recouvrait de larges épaules et un torse musclé ; ses cheveux blonds et épais avaient été récemment disciplinés par un styliste qui avait pris plaisir à mettre en valeur, par une coupe en dégradé, le menton carré, le nez droit et la bouche volontaire de son client. À quarante ans, Andy avait conservé l'aisance et le visage lisse du jeune WASP qu'il était vingt ans auparavant, quand il avait fait la connaissance de celui qu'il attendait avec une si grande impatience.

Ils s'étaient rencontrés dans un cours de criminologie internationale à Harvard, où les hasards des groupes de travaux pratiques, joints à la perspicacité du professeur, les avaient mis en équipe pour mener une enquête théorique sur un cas de meurtre par strangulation. Mais, à vrai dire, Andy, qui affectait à l'époque le style décontracté, blue-jeans et sweater délavé – pour ennuyer sa famille et

se démarquer de ses camarades de classe en uniforme de tweed bleu marine acheté chez Brooks Brothers –, avait déjà remarqué le jeune homme à l'air réservé, qui parlait avec un léger accent étranger uniquement quand on s'adressait d'abord à lui et portait des vêtements de coupe européenne qui le différenciaient tout de suite des autres étudiants. Il s'était dit qu'ils devaient être exactement de la même taille quand il l'avait croisé, un autre jour, à la bibliothèque et qu'ils s'étaient retrouvés devant le même rayonnage, à la recherche du même livre, qui lui avait été cédé avec beaucoup de grâce.

– Quand vous aurez fini, dites-le-moi en cours, avait simplement suggéré le jeune homme au regard gris-bleu. Je m'appelle Jean-Pierre Foucheroux.

– Français ? interrogea Andy. Mon arrière-grand-mère maternelle était française, ajouta-t-il pour expliquer l'intérêt manifeste dont sa voix était empreinte.

– Français, oui. Mais j'ai une grand-mère galloise.

– Pas possible ! J'ai des cousins à Anglesea. On va prendre un pot au *Bon Pain* ? proposa Andy.

L'autre accepta avec la simplicité qui préside ordinairement à l'agencement des grandes rencontres de l'existence. La semaine suivante, un second « carambolage du hasard » les réunissait dans le même groupe de recherches. Pendant toute l'année universitaire ils avaient été inséparables. Et ils avaient partagé depuis, malgré la distance, tous les moments importants de leur existence.

« Pour des raisons de sécurité, les passagers en provenance de Paris Charles-de-Gaulle débarqueront à la porte 59 », annonça la voix éthérée d'une hôtesse, s'efforçant d'imiter la platitude d'intonations d'une machine reproduisant des sons humains. Entre un petit monsieur

vitupérant dans un français teinté d'accent méridional et une jolie femme blonde, Andy repéra soudain la longue silhouette boitillante de Jean-Pierre Foucheroux, qui avançait dans sa direction, avec le demi-sourire qui est chez le Français bien élevé la marque de la plus profonde satisfaction. Andy ne résista pas au malin plaisir de l'accueillir à l'américaine, avec de grandes claques dans le dos ponctuées de « bon de te voir, vieux copain », qui était l'une de leurs plaisanteries biculturelles favorites. Mais une exubérance un peu forcée, alliée à une sorte de malaise dans son regard fuyant firent que Jean-Pierre Foucheroux interrogea aussitôt :

– Quelque chose ne va pas ?

– On ne peut rien te cacher. À dix minutes près, je ne pouvais plus t'attendre. Figure-toi que mon oncle vient de trouver le cadavre d'un journaliste français dans le jardin de Marguerite Yourcenar ! Tu parles de vacances...